

*G. Bateson, R. Birdwhistell  
E. Goffman, E. T. Hall, D. Jackson  
A. Scheflen, S. Sigman  
P. Watzlawick*

# La nouvelle communication

Textes recueillis  
et présentés par  
Yves Winkin

Traduction de D. Bansard  
A. Cardoen, M.-C. Chiarieri  
J.-P. Simon et Y. Winkin

*Éditions du Seuil*

TABLEAU 3C.

K <sub>1</sub>					K*
K <sub>2</sub>	—	—	—	—	K*
K <sub>3</sub>			hn	hn	—(torsohold)
	that	child's	intellectual	ability	
*In/fn		—	>		
VSg		hr		r	
Int		⋮	⋮	⋮	
Strj	^	^	^	/	
Sgm	ðæt + cayldz:	intilekcuwil + əbiliti			
	that	childs	intellectual	ability	
	(786) (788) (791) (795) (806)	(814) (820) (833)			
	783	789	804	831	

\* &gt; Fading (Hockett)

## 528 Une synthèse

La liste de ces neuf points est suffisante pour illustrer quelques-unes des complexités auxquelles doivent faire face le linguiste, le kinésiste ou le chercheur en communication qui tentent d'évaluer à ce niveau d'analyse la relation entre les phénomènes kinésiques et linguistiques. Notre bref segment, contenant deux propositions syntaxiques, représente un corpus formalisé qui est suffisamment court pour être soumis à une analyse intensive mais qui ne paraît pas contenir suffisamment d'information pour répondre aux nombreuses questions qui viennent à l'esprit. Une proposition générale peut du moins se dégager de ces données. Toute analyse du discours, toute analyse de la conversation, toute analyse de la communication ou toute analyse de l'interaction qui ne s'attacherait qu'à une modalité — lexicale, linguistique ou kinésique —, doit s'attendre à souffrir (ou à être tenue pour responsable) de la présupposition que les autres modalités se maintiennent en un état stable ou sans conséquence.

EDWARD T. HALL

Proxémique<sup>1</sup>

L'homme occidental a conceptualisé l'espace de nombreuses façons, depuis l'espace social de Bogardus [50; 51] et l'espace socio-culturel de Sorokin [303] jusqu'aux topologies de Lewin [211]. Hallowell [163] a étudié la distance sur le plan technique en décrivant comment elle se mesurait dans différentes cultures<sup>2</sup>. Jammer [190] a traité les concepts d'espace (y compris leurs fondements historiques) du point de vue de la physique. La proxémique<sup>3</sup>, l'étude de la perception et de l'usage de l'espace par l'homme, ne se rattache directement à aucun de ces travaux. Elle est beaucoup plus proche, au contraire, du complexe des activités

1. La recherche dont il est question ici a été financée par le *National Institute of Mental Health* et la *Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research*. [L'édition originale de cet article comprend encore deux tableaux de synthèse et de nombreux commentaires par Ray L. Birdwhistell, Bernhard Bock, Paul Bohannon, A. Richard Diebold Jr, Marshall Durbin, Munro S. Edmonson, J. L. Fisher, Dell Hymes, Solon T. Kimball, Weston La Barre, Frank Lynch, J. E. Mac Clellan, Donald S. Marshall, G. B. Milner, Harvey B. Sarles, George L. Trager et Andrew P. Vayda, auxquels répond Edward T. Hall dans une note finale. Faute de place, nous n'avons pu inclure ici ces discussions. Nous invitons le lecteur intéressé à se reporter à la source américaine : *Current Anthropology*, vol. 9, n° 2-3 (1968), p. 95-108 — NdE.]

2. L'introduction de Hallowell [163] à son chapitre 9 (« Facteurs culturels dans l'orientation spatiale ») est particulièrement applicable à la perception de l'espace.

3. Au cours de son développement, on a qualifié la proxémique d'« espace social comme biocommunication » et de « micro-espace dans les rencontres interpersonnelles ». Il s'agissait en fait de définitions techniques abrégées dont la référence exacte n'était connue que de quelques spécialistes. En outre, l'intérêt largement répandu pour les activités liées à l'espace intersidéral a stimulé la distinction entre mon travail et celui des spécialistes de la conquête de l'espace. Je décidai d'inventer un nouveau terme qui désignerait, d'une façon générale, l'objet de mon domaine. Parmi les termes envisagés : la topologie humaine, la chaologie ou étude de l'espace vide, l'oriologie ou étude des frontières, la chorologie ou étude de l'espace organisé. J'ai finalement choisi la « proxémique », terme qui m'apparut être le plus approprié au public qui serait sûrement confronté avec le sujet dans un proche avenir.

comportementales et de leurs extensions, connues des éthologistes sous le concept de *territorialité*. Elle traite essentiellement de la notion de distance *en dehors* du champ de la conscience<sup>1</sup> et doit beaucoup aux travaux de Sapir [273] et de Whorf [334].

En raison de l'orientation même de mes intérêts, les sujets de mes recherches proxémiques furent principalement des membres de ma propre culture. Comme Bateson [12], j'ai appris à m'attacher plus à ce que les gens font qu'à ce qu'ils disent quand ils répondent à une question directe; à être particulièrement attentif aux matériaux que l'on ne peut manipuler consciemment et à chercher des modèles plutôt qu'un contenu [155]. Pourtant, à l'exception de quelques cas particuliers, je n'ai jamais pu être absolument certain de l'exactitude de mes propres interprétations de comportements observés dans d'autres cultures: dans ces interprétations, je ne suis pratiquement sûr que de mes propres réponses fugitives. En travaillant de façon détaillée au niveau microculturel [155, p. 96], et uniquement lorsqu'il était possible de détecter des réponses aux niveaux tant affectif que comportemental, j'ai en fait été amené à étudier de plus près ma propre culture, telle qu'elle m'apparaissait par contraste avec d'autres cultures. Dans cette optique, je suis en accord avec Lévi-Strauss [208] lorsqu'il parle de l'anthropologie du futur comme d'une science où les sujets s'étudient eux-mêmes. Mon approche a consisté à m'utiliser moi-même avec d'autres comme moyen de mesure (ou de « contrôle », si l'on veut) chaque fois que nous étions soumis à des environne-

ments culturels opposés. Ce point est important car on ne peut être que vaguement conscient de sa propre culture si l'on n'est pas confronté à des individus d'autres cultures<sup>1</sup>.

Je fus conscient pour la première fois de mon intérêt pour l'usage que l'homme fait de l'espace en formant des Américains pour le service outre-mer. J'avais découvert alors que la manière de structurer le temps et l'espace constituait une forme de communication à laquelle on obéissait comme si elle était partie intégrante des sujets et dès lors universellement valide. Dans un article de 1963 [151], j'écrivais: « Les Américains d'outre-mer étaient confrontés à une série de difficultés dues aux différences culturelles de la structuration de l'espace. Les gens se tenaient "trop près" pour leur parler, et, lorsque les Américains reculaient à une distance de conversation confortable, on trouvait qu'ils étaient des personnages froids, distants, renfermés et qu'ils se désintéressaient des gens du pays<sup>2</sup>. » Les ménagères américaines se plaignaient du « gaspillage d'espace » dans les maisons du Moyent-Orient. En Angleterre, les Américains, qui étaient habitués aux relations de bon voisinage, s'offusquaient quand ils se rendaient compte que leurs voisins n'étaient ni plus accessibles ni plus amicaux que les autres. En Amérique latine, ceux qui étaient habitués aux pelouses non clôturées des faubourgs américains trouvaient que les hauts murs créaient en eux un sentiment d'« exclusion ». Même en Allemagne, où tant de mes concitoyens se sentaient chez eux, des modèles d'usage de l'espace radicalement différents conduisaient à des tensions inattendues. Il ne faisait aucun doute que ces différen-

1. La citation suivante [151] parle des niveaux de conscience: « Toute culture produit d'une manière caractéristique une série de comportements structurés qui se placent simultanément à plusieurs niveaux de conscience différents. Il est important dès lors de spécifier à quel niveau de conscience on se réfère.

A la différence de la plupart des sujets que l'anthropologie aborde (au niveau de l'observation), les modèles proxémiques, une fois étudiés, sont gardés loin en dehors du champ de la conscience. Il faut donc les étudier sans recourir à l'exploration du conscient des sujets. Les questions directes ne donnent que peu de variables importantes, pour ne pas dire aucune. Ces questions portent sur des sujets tels que la famille et la maison. En proxémique, on a affaire à des phénomènes comme le ton dans la voix ou même la tension et l'intonation de la langue (anglaise). Ce sont là des éléments qu'il est difficile au locuteur de modifier consciemment, étant donné qu'ils font partie intégrante de la langue.

Cf. aussi Hall [148, chap. 4] pour une description plus complète sur les niveaux de conscience en rapport avec le changement.

1. Le problème de la conscience de soi a été pour les psychologues une pierre d'achoppement pendant des années. Nous ne savons pas du tout comment le cerveau interprète les données que les sens lui transmettent. Récemment, on a quelque peu avancé dans l'explication du problème. Il semblerait en effet qu'il s'agisse de *contrastes* au niveau du récepteur, plutôt que d'une simple stimulation déclenchant une réponse spécifique [228].

2. On ne peut jamais être certain au départ de la signification véritable de ce genre de comportement. A la longue, on apprend à prêter attention aux remarques fortuites qui accompagnent la réponse originale. Au lieu de dire d'un Américain en particulier qu'il était froid, réservé ou distant, un Arabe fit remarquer: « Que se passe-t-il? Est-ce qu'il trouve que je *sens* mauvais? » Dans cet exemple, la référence au sens olfactif était un indice précieux pour comprendre le mécanisme d'établissement des distances chez les Arabes.

ces de comportement spatial apparemment minimes entraînaient une incompréhension considérable et rendaient le choc culturel plus brutal encore, souvent même jusqu'au point d'être une cause de maladie. L'examen des réactions très fortes et très vives aux signaux spatiaux chez ces Américains d'outre-mer mettait en lumière un grand nombre de structures restées implicites aux États-Unis. Ces observations dirigèrent ma pensée vers Whorf. Comme je l'ai énoncé ailleurs [155] :

Les implications de la pensée de Whorf ne sont devenues évidentes qu'à une poignée de personnes. Difficiles à saisir, elle deviennent en quelque sorte effrayantes lorsqu'on y songe attentivement. Elles coupent à la racine la doctrine du « libre arbitre » puisqu'elles montrent que tout homme est prisonnier de la langue qu'il parle <sup>1</sup>.

Ma thèse consiste à reprendre les principes que Whorf et ses disciples ont établis à propos de la langue et à les appliquer à l'ensemble du comportement façonné par la culture, plus particulièrement aux aspects de la culture qu'on considère le plus souvent comme évidents et qui fonctionnent, ainsi que Sapir [272] l'a bien énoncé, « selon un code secret et complexe qui n'est écrit nulle part, connu de personne, mais compris par tous <sup>2</sup> ». C'est ce *code secret* et complexe qui se confond avec ce que l'on se représente communément comme l'expérience phénoménologique. On a longtemps cru que l'expérience, c'était ce que les hommes partageaient, et qu'il était possible de surmonter la langue en se référant à l'expérience pour atteindre un autre être humain. Cette croyance implicite (et souvent explicite) sur le rapport de l'homme avec l'expérience repose sur l'hypothèse que, lorsque deux êtres humains sont soumis à la même « expérience », leur système nerveux reçoit virtuellement les mêmes données et leur cerveau répond de

1. En soulignant l'importance des observations de Whorf, je ne prétends nullement qu'il n'existe pas de réalité extérieure à découvrir, et je pense que c'était aussi l'avis de Whorf. La réalité peut rester constante, mais ce que les différents organismes perçoivent est en grande partie déterminé « par ce qu'eux ont l'intention d'en faire » comme disait un collègue.

2. Par « tous », on suppose que Sapir voulait dire les membres d'une communauté ethnique donnée.

façon similaire. La recherche proxémique jette un sérieux doute sur la validité de cette hypothèse, particulièrement lorsque les cultures sont différentes. Les peuples de cultures différentes vivent dans des mondes sensoriels différents (cf. *la Dimension cachée* [155, chap. 10 et 11]). Non seulement ils structurent l'espace différemment, mais ils l'expérimentent différemment parce que leur *sensorium* est « programmé » différemment <sup>1</sup>. Il existe un crible ou un filtre sélectif qui accepte certains types de données et qui en rejette d'autres. Parfois ce sont des individus qui « sélectionnent » un ou plusieurs de leurs sens ou une portion de leur capacité de perception. En d'autres occasions, ce sont les murs qui, en faisant écran, accomplissent ce filtrage. C'est là une des nombreuses fonctions importantes de l'architecture.

Si l'expérience spatiale diffère en fonction d'une structuration différente des sens et d'une attention (inattention) à certains aspects spécifiques de l'environnement, il s'ensuit que ce qui est une surpopulation pour un groupe ethnique ne l'est pas forcément pour un autre. Dès lors, il n'existe pas de seuil universel de surpeuplement, ni de moyens de mesurer le surpeuplement pour toutes les cultures. Les questions qu'on devrait plutôt se poser sont : « Les personnes concernées sont-elles *stressées* et, si tel est le cas, à quel degré, et quels sont les sens concernés ? » La réponse à de telles questions fait appel à des spécialistes de nombreuses disciplines, comme la pathologie, la biochimie, la psychologie expérimentale

1. On ne peut que faire des suppositions sur les méthodes précises qui font que les jeunes apprennent à choisir de façon sélective certaines choses et à en écarter d'autres, et à favoriser un canal sensoriel tout en en supprimant un autre. Cependant, on peut raisonnablement admettre que la culture fournit, entre autres choses, une structure à un programme de renforcement au sens skinnérien, relativement élaboré et très détaillé, quoique moins artificiel que ceux des travaux expérimentaux, dans lequel les renforcements individuels sont de si courte durée que, normalement, ils ne sortent pas du contexte où ils se produisent. Les travaux de Condon [77] et d'autres ont montré jusqu'à quel point les sujets étaient capables de réagir et de coordonner leur comportement pendant une conversation. L'examen image par image d'un film 24 et 48 images/seconde et l'étude d'encéphalogrammes effectués au même moment révèlent un comportement organisé, cohérent et synchronisé qu'il n'est pas possible d'observer normalement sans l'aide de caméras à grande vitesse. On peut suggérer alors que le renforcement positif et négatif ne peut survenir et ne survient qu'au niveau subliminal.

et la kinésique<sup>1</sup>. Les travaux de Gibson [119] sur la perception, ceux de Kilpatrick et d'autres [196] sur la psychologie transactionnelle ont permis une sérieuse avancée.

En 1953, Trager et moi-même avons postulé une théorie de la culture basée sur un modèle linguistique<sup>2</sup>. Nous soutenions qu'avec le modèle que nous utilisions il devait être finalement possible de rattacher les principaux systèmes culturels (il y en a plusieurs) à la physiologie de l'organisme; c'est-à-dire qu'il devait exister non seulement une base prélinguistique, mais également une base préculturelle. En 1959, je proposai que le terme « *infrastructure* » fût employé pour les manifestations comportementales « qui ont précédé la culture mais que l'homme a élaborées pour parvenir à la culture » [148, p. 55]. Il s'ensuivit qu'il pouvait être utile, dans l'analyse d'un système culturel primaire comme la proxémique, d'examiner sa base infraculturelle. Une vue sur les diverses manifestations de la territorialité (et il y en a beaucoup) devrait apporter à la fois une base et la perspective utiles pour la considération des élaborations plus complexes de l'espace par l'homme.

A cet égard, on peut apprendre beaucoup des éthologistes<sup>3</sup>. Il est difficile de considérer l'homme parmi les autres animaux, encore que, à la lumière de ce qu'on connaît de l'éthologie, on pourrait fort bien considérer l'homme comme un organisme qui a élaboré et spécialisé ses *extensions*<sup>4</sup> à un point tel que celles-ci remplacent rapidement la nature. En d'autres mots, l'homme a

1. La relation entre la proxémique et la kinésique [32; 167; 77] a été évoquée ailleurs [152]. En un mot, la proxémique ne se préoccupe pas au départ de l'observation et de l'enregistrement des détails gestuels et des mouvements corporels. Elle traite de l'architecture, de l'ameublement et de l'utilisation de l'espace, tandis que la kinésique n'est, actuellement, qu'indirectement concernée par l'environnement. Le système de notation en proxémique est plus simple que celui qu'on utilise en kinésique. La proxémique cherche à déterminer comment nous établissons les distances (question d'épistémologie). Il est important que le chercheur en proxémique ait la meilleure connaissance possible de la physiologie de l'œil, ainsi que des nombreuses autres façons de percevoir la distance.

2. Une version de cette série originale de postulats a été publiée en 1959 [148].

3. Margaret Mead [239] a également suggéré que les anthropologues gagneraient beaucoup à étudier les travaux des éthologistes.

4. Le terme « extension » résume le procédé par lequel l'évolution s'accélère lorsqu'elle se produit à l'extérieur du corps [148; 155].

créé une nouvelle dimension, la dimension culturelle, avec laquelle il maintient un état d'équilibre dynamique. Ce processus est celui par lequel l'homme et son environnement se façonnent réciproquement. L'homme est maintenant à même de créer son propre biotope. Il est par conséquent à même de déterminer *quelle sorte d'organisme* il sera. Cette pensée est effrayante si l'on pense au peu de connaissances que nous avons de l'homme et de ses besoins. Cela revient également à dire que l'homme est véritablement en train de créer différents types de sujets dans ses taudis, ses asiles, ses villes et ses faubourgs. Pis encore, les problèmes que l'homme rencontre en tâchant de créer un monde universel sont beaucoup plus complexes qu'on ne le pensait auparavant. On s'est rendu compte aux États-Unis qu'un taudis pour un groupe pouvait être pour un autre groupe un environnement sensoriellement enrichi [113; 117; 2].

Les travaux uniques d'Hediger en zoologie et sur le comportement animal sont particulièrement importants pour la proxémique. Il s'est consacré à l'étude de ce qui se produit lorsque l'homme et l'animal sont en présence: dans la nature, dans les zoos, dans les cirques ainsi que dans des situations expérimentales. Hediger a démontré une idée capitale, que les anthropologues souhaiteraient appliquer à l'homme, à savoir que, si l'on veut effectivement s'engager dans une interaction avec un organisme, il est essentiel d'acquérir une maîtrise de base des systèmes de communication de celui-ci. La position à laquelle Hediger croit profondément, c'est que l'erreur la plus commune dans l'interprétation du comportement animal est d'anthropomorphiser ou d'interpréter les communications des animaux comme s'il s'agissait d'humains. Ses études sur le processus de domestication non seulement soulignent la nécessité de bien comprendre le monde symbolique sensoriel d'une espèce (comment elle délimite son territoire, par exemple, ou quels sont les composants qui entrent en jeu pour construire son biotope), mais mettent aussi l'accent sur l'importance de connaître la façon spécifique qu'a l'espèce de structurer la distance, au-delà de considérations strictement territoriales [168; 169; 170]. Par exemple, il est essentiel pour la survie d'un organisme en captivité que sa réaction de fuite soit réduite, voire supprimée. De plus, cela nous donne une définition opérationnelle de la domestication.

Hediger a établi la distinction entre les espèces à *contact* et *sans contact*<sup>1</sup> et il a été le premier à décrire en termes opérationnels la *distance personnelle* et la *distance sociale* (cf. figures 1, 2 et 3). Il a aussi démontré que la *distance critique* est si précise qu'on peut la mesurer en centimètres<sup>2</sup>.

Schäfer [282] a étudié à la fois l'« espace critique » et les « situations critiques ». Alors qu'il nous mettait en garde contre le danger de tirer des analogies des formes non humaines, il a décrit des réactions sociales et de groupe au surpeuplement et formulé les concepts de « densités critiques » et de « crises », qui non seulement sont très suggestifs pour l'homme, mais semblent envelopper des processus qui recouvrent un spectre extraordinairement vaste d'espèces vivantes.

Des études récentes sur l'espacement chez les animaux révèlent que l'une des fonctions essentielles d'un espacement correct est de permettre la réalisation de ce que Tinbergen [313; 314] nomme les « chaînes d'action ». Tinbergen a montré que la vie des épinoches et d'autres espèces est constituée de séquences comportementales qui peuvent être prédites selon des paradigmes établis. Si une séquence est coupée ou interrompue, il faut tout recommencer depuis le début<sup>3</sup>. Selon Spitz [306], les animaux et les hommes ont besoin, aux stades critiques de leur vie, de volumes spécifiques d'espace pour pouvoir jouer les différentes scènes qui ponctuent l'exécution de la plupart des actes importants d'une existence.

Les découvertes des spécialistes en éthologie et en psychologie animale suggèrent que (a) chaque organisme vit dans son monde

1. Mac Bride n'est pas entièrement d'accord avec la distinction de base que fait Hediger. Il soutient, au contraire, que les animaux peuvent, à certaines périodes, être « à contact » et, à d'autres, « sans contact ». Une polémique épistolaire amicale, entre Mac Bride, Hediger et moi-même, a résolu bon nombre des objections de Mac Bride. Il apparaît maintenant que, comme la dominance en génétique, le comportement à contact et sans contact est une question de degré et de situation.

2. Pour une description de ces distances, cf. *la Dimension cachée* [155].

3. Le concept de territorialité est complexe, car il comprend toute une série de schémas comportementaux. Carpenter [64], par exemple, répertorie 32 fonctions associées à la territorialité. Dans le contexte où j'utilise le terme, le fait important est que les *paradigmes sensoriels ne soient ni interrompus ni entravés*.

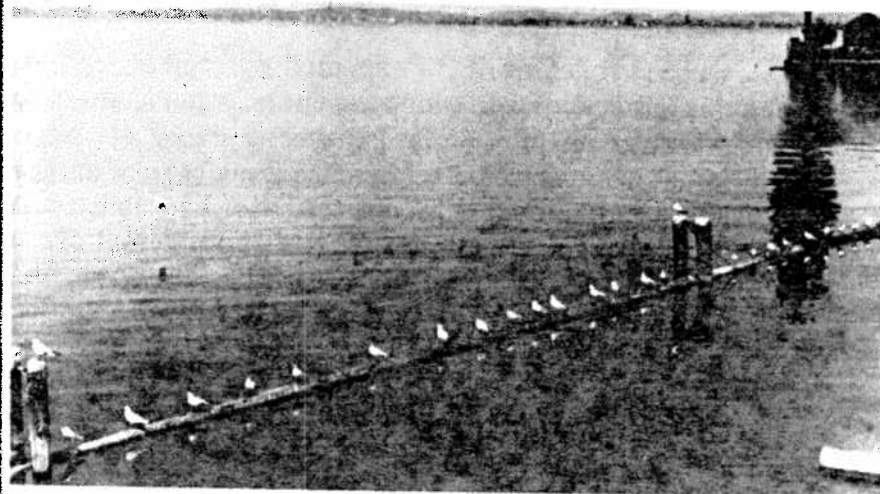


Fig. 1 — Photo de H. Hediger illustrant la distance individuelle chez la mouette rieuse. Hediger [169, p. 66] fut le premier à décrire de manière systématique les différentes distances observées par les animaux et à introduire le concept de distance individuelle.



Fig. 2 — Distance personnelle chez le pélican (photo : Edward T. Hall).



Fig. 3 — Pélicans sur une balustrade. L'observation de distances constantes entre les individus d'une espèce se retrouve sur l'eau (fig. 2), sur la terre ferme et en vol (photo : Edward T. Hall).

subjectif<sup>1</sup>, qui est fonction de son appareil perceptuel; dès lors, une séparation arbitrairement supposée entre l'organisme et son monde modifie le contexte et en fausse ainsi la signification<sup>2</sup>; (b) la ligne de démarcation entre l'environnement interne et externe de l'organisme ne peut être établie avec précision<sup>3</sup>. La relation organisme-biotope ne peut être comprise qu'en la considérant comme une série de mécanismes cybernétiques en équilibre sensible, dans lesquels le *feedback* positif ou négatif exerce un contrôle discret mais continu sur la vie. *C'est-à-dire que l'organisme et son biotope constituent un système unique et homogène* (à l'intérieur d'une série de systèmes plus vastes). Considérer l'un sans se référer à l'autre n'aurait aucun sens.

Deux autres études éthologiques attirent l'attention sur la connexion entre la territorialité et le contrôle de la population<sup>4</sup>.

1. Lissman [217] déclare à ce propos : « L'étude des adaptations originales de l'anatomie, de la physiologie, et du comportement des animaux mène à cette conclusion bien connue que chacun a évolué pour s'adapter à la vie dans chaque recoin de la planète. Chaque animal vit aussi dans un monde subjectif et privé qui n'est pas accessible à l'observation directe. Ce monde est constitué d'informations recueillies de l'extérieur sous la forme de messages captés par ses organes sensoriels. »

2. Les chercheurs en sciences sociales formés dans la tradition nord-européenne connaissent bien le piège qui consiste à parler d'une dichotomie langue-culture. Nous faisons parfois nos observations en contexte, mais ce n'est pas toujours le cas. La plupart sinon la totalité des « découvertes » de Berelson et de Steiner [27] séparent, de façon conceptuelle et opérationnelle, l'organisme, y compris l'homme, de la matrice qu'est la vie. Leur interprétation de la version de l'étude de Zeigarnik [342] adoptée par Lewin [211] va dans le sens d'actes *instinctifs* (*drives*) plutôt que *sociaux*. Il ne restait plus à Spitz [306] qu'à replacer en contexte le travail de Zeigarnik. Le chapitre de Berelson et Steiner sur la culture est particulièrement fragmenté. Le travail des psychologues transactionnels se singularise dans leur étude par son absence. On reste sur l'impression que, pour la plupart des Américains, on ne « connaît » réellement quelque chose qu'à partir du moment où on l'extirpe de son contexte. Au risque de dire des évidences, je voudrais souligner ce qui de plus en plus semble faire l'unanimité chez les éthologistes et les écologistes, à savoir que l'organisme et l'environnement sont étroitement liés et que considérer l'un indépendamment de l'autre n'est qu'un artefact, lié à notre façon particulière de voir les choses.

3. Cf. le chapitre 3 de *la Dimension cachée* [155].

4. D'autres études ont contribué à l'élaboration de ma pensée : [3; 52; 61; 62; 74; 75; 86; 93; 99; 100; 101; 110; 121; 122; 126; 168; 169; 177; 180; 207; 217; 223; 225; 227; 229; 256; 259; 263; 282; 296; 310; 313; 314; 340].

L'étude classique de Christian [73] sur le cerf Sika de l'île James propose une thèse selon laquelle les populations sont contrôlées par des mécanismes physiologiques sensibles à la densité. Au cours d'un symposium sur le surpeuplement, le *stress* et la sélection naturelle [75], le résumé suivant fut présenté :

De toute évidence, la mortalité résultait du choc consécutif à de sévères désordres métaboliques ayant vraisemblablement pour cause, à en juger par les données histologiques, une hyperactivité adrénocorticale prolongée. Cette mortalité massive ne peut s'expliquer ni par une épidémie, ni par la famine ou aucune autre manifestation de cet ordre.

L'étude de Christian compte parmi les nombreux travaux similaires sur l'effondrement de population<sup>1</sup> dû au *stress* provenant d'une surcharge sensorielle (surpopulation)<sup>2</sup>.

Les expériences et les observations de Calhoun sont également dignes d'attention en ce qui concerne leurs données comportementales<sup>3</sup>. Il plaça des rats de Norvège sauvages dans un enclos de 1 000 m<sup>2</sup> où la nourriture était abondante, et les laissa se reproduire librement. Leur nombre se stabilisa à 150 sans jamais dépasser 200 [60]. Calhoun découvrit que même dans une population réduite à 150 rats, les combats entraînaient de telles perturbations dans le comportement maternel que seuls quelques petits survivaient. Les rats ne se répartissaient pas uniformément dans l'enclos, mais s'organisaient en une douzaine de colonies d'une moyenne de douze rats chacune (selon toute vraisemblance, le nombre maximum de rats pouvant vivre harmonieusement dans un groupe naturel).

1. Parmi ceux-ci, le travail de Paul Errington [99, 100, 101] est remarquable. Ses études sur les rats musqués et leurs réactions comportementales au *stress* du surpeuplement sont des plus révélatrices. Il déclare que *les rats musqués ont en commun avec l'homme* la tendance à devenir sauvages lorsqu'ils sont soumis au *stress* du surpeuplement (c'est moi qui souligne).

2. Voir mon résumé [155] des travaux de Christian.

3. Il est impossible de rendre justice à Calhoun dans un résumé. On ne peut comprendre sa pensée en son fondement que lorsqu'on a maîtrisé la totalité de ses écrits. Pour comprendre ses expériences en laboratoire, par exemple, il faut s'être familiarisé avec ses premières études faites à l'extérieur dans un environnement naturel.



Les troubles observés chez les rats surpeuplés de Calhoun ressemblent étrangement à ceux que connaissent actuellement certains Américains vivant dans des conditions d'entassement urbain très dense. Les études comparatives sur les humains sont rares ; cependant, Chombart de Lauwe [70 ; 71] a collationné des données sur des familles d'ouvriers français et a montré qu'il existait une relation statistique entre les conditions de vie en surpopulation et la pathologie sociale et physique. Aux États-Unis, une enquête sur la santé des habitants de Manhattan [307] a fait apparaître que seuls 18 % des sujets d'un échantillon représentatif ne souffraient d'aucun trouble émotionnel, alors que 23 % d'entre eux connaissaient des traumatismes graves ou étaient réduits à l'incapacité de travail.

## MÉTHODES ET STRATÉGIES DE RECHERCHE

534 Dans la préface du livre de Jammer *Concepts of Space* [190], Einstein a résumé un grand nombre de problèmes méthodologiques de la proxémique :

Le regard de l'homme de science se tourne vers les phénomènes qui sont accessibles à l'observation, en vue de les résumer et de les conceptualiser. Lorsqu'il essaye de parvenir à une formulation conceptuelle de la masse immense et confuse des données empiriques, l'homme de science a recours à tout un arsenal de concepts dont il est imprégné quasiment depuis la plus tendre enfance. Il n'est que rarement, sinon jamais, conscient du problème éternel que posent ses concepts. Il utilise ce matériel conceptuel, ou, pour être plus exact, ces outils de pensée conceptuels, comme quelque chose d'évident, d'immuable, quelque chose qui a une valeur de vérité objective et dont on ne peut pratiquement pas douter, et en tout cas pas de façon sérieuse.

Un des objectifs de mon étude de la proxémique a été d'examiner une mince tranche de la vie américaine — l'expérience de l'espace — et de me pencher sur certains aspects que les Américains considèrent comme évidents. Je n'ai pas insisté sur le

contenu, latent ou manifeste, mais bien sur les détails structuraux, sur les éléments perceptuels implicites.

La plupart des individus, malgré leurs efforts, ne peuvent déterminer que très peu d'éléments entrant dans leur perception<sup>1</sup>. Ils peuvent seulement décrire le produit fini. C'est pourquoi le problème du chercheur en proxémique est de mettre au point des techniques qui permettent d'isoler et d'identifier les éléments de la perception de l'espace. Son but est de trouver pour les données sensorielles l'équivalent de la structure phonologique ou du tableau périodique des chimistes. Il faut que ses données soient vérifiables et que les éléments puissent être combinés et donner des résultats prévisibles. Lorsqu'on explore un nouveau domaine, la difficulté consiste à trouver des modèles de procédure. C'est ainsi que la linguistique descriptive, qui a été confrontée à des problèmes similaires, a fourni des méthodes applicables à la proxémique.

Depuis l'époque des néo-grammairiens, les linguistes ont admis que la langue est un système, offrant structure et régularité. Les systèmes d'écriture sont construits, comme des jeux de cube, à partir des sons de la langue représentée. Ceux-ci sont identifiables et limités en nombre. Le meilleur moyen de les isoler consiste à recueillir des échantillons de la langue parlée comme données de base et à en consigner ensuite les détails avec le plus de précision possible, en utilisant un système de notation basé sur des procédés physiologiquement identifiables, de sorte que tout observateur exercé puisse faire les mêmes transcriptions. En linguistique, les éléments structuraux ancrés dans la physiologie ont été établis. Ces éléments structuraux n'étaient pas connus en proxémique lorsque j'ai commencé mes recherches. Pourtant, il était clair que dans la perception de l'espace, quelque chose de plus que le système visuel entrainait en jeu. Des questions se posaient alors : Quels autres systèmes ? Comment savons-nous qu'ils ont été correctement identifiés ?

Au cours de mes premières recherches, j'utilisai un grand éventail de méthodes et de techniques afin d'identifier les éléments de

1. Les sujets étaient anglais, français, allemands, suisses, hollandais, espagnols, arabes, arméniens, grecs, sud-asiatiques, indiens, japonais et africains de l'ouest.



la perception de l'espace; non pas seulement parce que la proxémique semblait comporter plusieurs types différents de variables, mais aussi selon le principe que ce que j'apprenais d'une façon pouvait m'aider à vérifier ce que j'apprenais d'une autre façon. Quelques-unes des techniques de recherche, brièvement décrites ci-dessous, sont: l'observation, l'expérimentation, les interviews (structurées et non structurées), l'analyse du lexique anglais et l'étude de l'espace tel qu'il est recréé dans la littérature et dans l'art.

### L'observation

Lorsque, pendant une longue période, on observe comment des individus réagissent à l'espace et comment ils l'utilisent, on peut commencer à discerner avec assurance des schémas de comportement proxémique. Si la photographie n'est qu'un appoint pour d'autres disciplines utilisant les méthodes d'observation (une extension de la mémoire visuelle, en quelque sorte), elle représente une aide absolument indispensable dans l'enregistrement du comportement proxémique (voir figures 4 et 5). Elle fige les actions et permet au chercheur de réexaminer les séquences autant de fois qu'il le désire. La difficulté, c'est de photographier les sujets sans troubler ou modifier leur comportement. En utilisant un appareil très petit (Minox), que j'emmène toujours avec moi, j'ai appris à photographier discrètement et, à partir de là, à me servir également d'appareils plus gros<sup>1</sup>. Plusieurs milliers de photos ont été prises jusqu'à présent; elles montrent des individus dans des conditions naturelles aux États-Unis, en France, en Angleterre, en Italie, en Grèce et en Suisse. Ces photos constituent un ensemble de données permettant de vérifier les observations visuelles.

1. Pendant ces trois dernières années, nous avons utilisé un Nikon 35 mm motorisé avec chargeur 250 vues. Les agrandissements de négatifs 24 x 36 sont de bonne qualité et ont une netteté dans le détail excellente pour un prix modique. Cet appareil est un peu moins encombrant qu'une caméra 16 mm haut de gamme. L'appareil 35 mm demi-format (18 x 24) s'est également révélé être un instrument compact et pratique. Les caméras 8 mm et super-8 ne nous ont donné jusqu'à présent ni la qualité ni les ralentis nécessaires pour ce genre de travail.

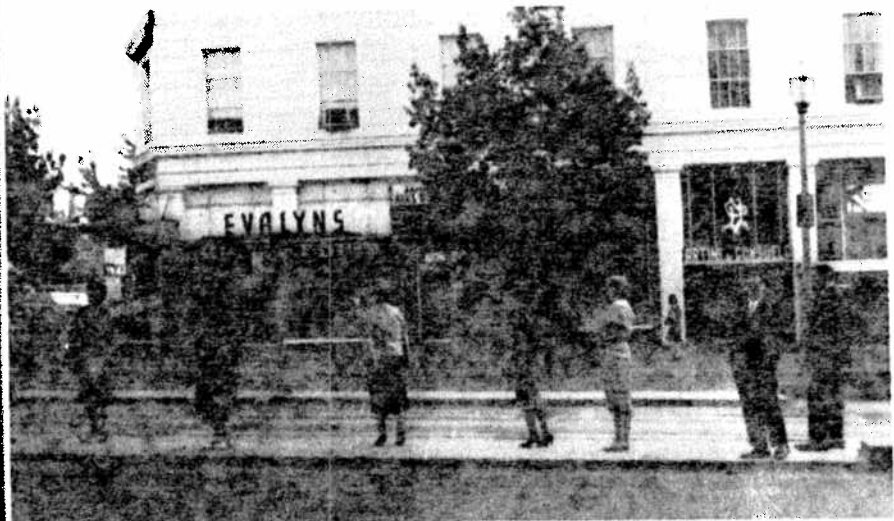


Fig. 4 — Pendant deux ans, des photos ont été prises pour recenser les distances personnelles dans les lieux publics. La photo ci-dessus montre une aire d'embarquement pour tramways suffisamment longue pour permettre à deux véhicules de s'y arrêter et de charger simultanément les passagers. Cette disposition permettait de réduire l'encombrement typique des situations où un seul tram à la fois peut ouvrir ses portes. Le quai était délimité d'un côté par les rails et de l'autre par une rue à grande circulation. Nous avons pu observer là un espacement comparable à celui des mouettes d'Hediger sur une balustrade (cf. fig. 1) (photo : Edward T. Hall).

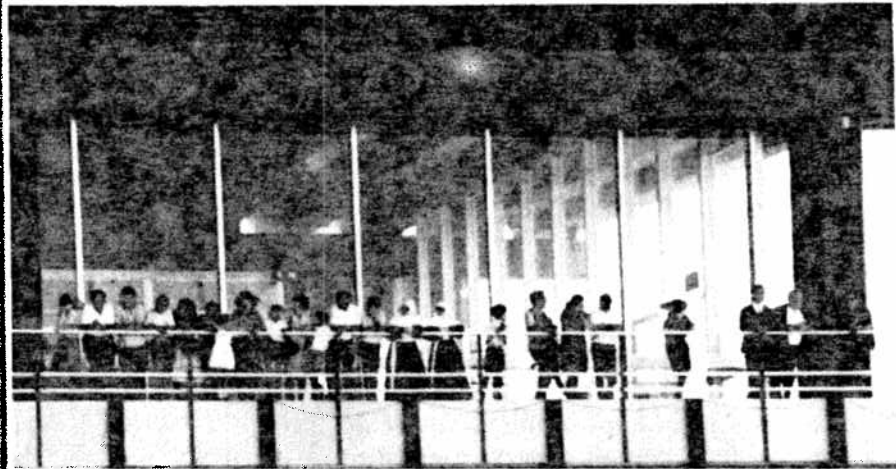


Fig. 5 — Distances individuelles entre Italiens dans la salle d'attente surplombant l'aéroport de Rome : La photo a été prise au petit matin d'une chaude journée d'été (photo : Edward T. Hall).

L'appareil photo, ainsi que les photos, sont des outils extraordinairement complexes et raffinés (cf. [59; 76]). En proxémique, la photographie a été utilisée comme mode d'enregistrement et de remémoration et comme outil pédagogique. Elle s'est avérée également très utile pour étudier comment les sujets structuraient leur propre monde perceptuel. Voici un bon exemple : j'avais demandé à un de mes assistants, un Allemand, de prendre une photo « intime » et une photo « publique » d'un sujet féminin. Je m'attendais à une image déformée pour la photo intime et à une image très fouillée pour la photo publique. Surprise : le portrait intime fut net et précis ; quant à la photo publique, il la fit volontairement floue, « ... parce qu'on n'est pas censé regarder les gens en public » (ni les photographier, non plus).

Au cours de récentes études sur le comportement proxémique des différents groupes ethniques aux États-Unis, mes étudiants et moi-même avons découvert qu'il était essentiel que le photographe soit un des membres du groupe que nous analysons. En effet, le photographe est non seulement en interaction constante avec ses sujets [59], mais encore le choix de ses photos est dicté par sa culture. Les sujets photographes nous ont apporté des indications précieuses sur bon nombre de points de désaccord entre les membres des groupes concernés. Ils ont également relevé des omissions importantes dans les textes photographiques réalisés par d'autres (extérieurs au groupe). Par exemple, en photographiant aux États-Unis des Noirs, des Porto-Ricains et des Espagnols des classes populaires, nous tentions de découvrir la manière spécifique dont ces groupes ethniques codifient et organisent leur perception lors de rencontres en face à face. (Mon expérience des relations interculturelles m'avait appris que les différences de comportement proxémique menaient à ce que Goffman [127] appelle l'« aliénation interactionnelle ».) Au départ, un de mes assistants (un photographe allemand) avait photographié des sujets noirs américains des classes populaires en situation d'interaction. On avait ensuite montré à ces sujets des diapositives et des photos 20 × 24 d'eux-mêmes, en leur demandant de nous dire ce qu'il s'y passait. Ils étaient la plupart du temps incapables de nous répondre. Par contre, lorsqu'on demanda à un des sujets noirs d'utiliser lui-même un appareil muni d'un moteur d'entraînement rapide et d'appuyer

sur le déclencheur chaque fois que *lui* verrait quelque chose se produire, il prit une série de photos qui, pour moi, Américain blanc moyen, me paraissaient toutes identiques. Des discussions avec le photographe noir et les sujets ont fait apparaître qu'ils avaient produit et enregistré un dialogue extrêmement structuré, comprenant des signaux plus subtils et très différents de ceux employés par la population blanche de classe moyenne. Il semblait que dans ce groupe particulier de Noirs des classes populaires, une bonne partie de l'information était transmise par de très petits mouvements des mains et des doigts. Pour mes étudiants et moi, ces mouvements étaient pratiquement imperceptibles<sup>1</sup>.

Une autre source de données, outre l'observation directe et les photos, provient des remarques que font spontanément les gens lorsqu'on enfreint leurs convenances spatiales. De telles remarques contribuent souvent à identifier les éléments structuraux du système proxémique étudié. Des exemples qui reviennent souvent sont des observations comme celles-ci :

*I wish he would stop breathing down my neck. I can't stand that!*

(si seulement il pouvait arrêter de me souffler son haleine dans la figure. C'est quelque chose que je ne peux pas supporter!)

*have you noticed how she is always touching you. She can't seem to keep her hands to herself*

(avez-vous remarqué comme elle n'arrête pas de vous toucher. A croire qu'elle ne peut garder ses mains en poche)

*he was so close his face was all distorted*

(il était si proche que son visage était tout déformé)

Toucher les gens, orienter sa respiration dans leur direction ou en tâchant de les éviter, les regarder en face ou éviter leur regard, se tenir si près d'eux que l'ajustement visuel en devient impossible, tels sont des exemples de comportements proxémiques qui peuvent être parfaitement convenables dans une culture et tout à fait tabous dans une autre.

1. La recherche dont il est question ici est actuellement en cours et figurera dans un manuel de procédure et de méthode de recherche en proxémique (= [157] — NdE).

*Des situations expérimentales abstraites*

Il est possible d'apprendre beaucoup sur la façon qu'ont les membres d'une culture donnée de structurer l'espace à différents niveaux d'abstraction, en créant des situations simples où ils manipulent des objets<sup>1</sup>. J'ai donné à mes sujets des pièces de monnaie et des crayons et je leur ai demandé de les disposer de façon telle qu'ils soient « proches les uns des autres », « éloignés les uns des autres », « côte à côte » et « l'un à la suite de l'autre » ; et ensuite de me dire quand deux objets étaient « ensemble » ou non. Les sujets arabes n'y arrivaient pas ou refusaient de se prononcer sur la question de savoir si deux objets étaient ensemble ou non *quand la région environnante n'était pas précisée*. Autrement dit, les Arabes voyaient les objets *dans un contexte* ; les Américains ne les considéraient que *l'un par rapport à l'autre*.

537

*Les entretiens structurés*

Mon épouse et moi avons interviewé en profondeur des sujets américains et étrangers, selon un schéma bien précis. Les plus courts entretiens duraient six heures ; le plus long a duré six mois et continuait à fournir des renseignements alors que cette phase du travail était terminée. Il apparut au cours de ces études que, même si les réponses aux questions pouvaient varier selon les sujets, c'était le schéma entretien lui-même qui nous apprenait comment les sujets structuraient et expérimentaient l'espace. On pouvait tirer des conclusions de leur façon de répondre aux questions et des difficultés qu'entraînait la compréhension de certaines d'entre elles.

1. Little [218, 219] a montré que la corrélation entre les façons de percevoir deux personnes, deux silhouettes, deux poupées ou deux cylindres en bois est telle qu'on peut les interchanger pour n'importe quel usage pratique. Cependant, il faut observer que, dans chacun de ces contextes, le sujet juge les rapports spatiaux *en tant que spectateur extérieur et non comme participant*.

Le guide d'entretien commençait par une question générale concernant la maison et le ménage, ainsi que les activités et la dénomination des différents endroits dans la maison. La maison avait été choisie comme point de départ non seulement parce que tout le monde en a une, mais aussi parce que nous savions par expérience que les sujets étaient en général à même de parler des choses concrètes de la maison, même quand ils trouvaient difficile ou déplacé d'aborder d'autres thèmes. Une fois que le dessin de la maison avait été réalisé à l'aide de croquis et de diagrammes, le même domaine était abordé d'une autre façon en explorant des thèmes tels que l'intimité du foyer, les limites de la maison, les règles de voisinage et la situation du logis dans son cadre social et géographique. La disposition des meubles à la maison et au bureau donnait des renseignements supplémentaires sur les relations sociales, ainsi que certains traits sémantiques comme les mots ou les concepts difficiles à traduire. Quelque quatre-vingt-dix thèmes en tout ont été ainsi traités.

Un des traits importants de notre guide était d'être suffisamment inséré dans la culture américaine pour susciter chez les sujets étrangers des questions qui montraient non seulement les structures de leur système proxémique, mais aussi des aspects de notre système que nous considérions comme évidents. « Où allez-vous pour être seul? », une question normale pour un Américain, déroutait les Arabes et parfois même les irritait. Les réponses typiques étaient du genre : « Qui veut être seul? », « Où allez-vous pour être fou? », « L'enfer, c'est le paradis sans les gens ». Entrer sans autorisation dans la propriété de quelqu'un est conçu aux États-Unis comme une violation universellement admise des règles sociales. Pourtant, nous n'avons pas réussi au cours de nos entretiens à déceler chez les Arabes des villes une notion semblable, pas même approchante.

La structure même de nos interviews s'est révélée être un instrument de recherche précieux. Cela tient à quelque chose de subtil et d'important à la fois. En respectant un protocole standard, nous poursuivions la recherche à deux niveaux simultanément : le niveau A était la discussion proprement dite, les réponses aux questions ; le niveau B (le plus important, fondamental) était le contraste dans la structure de deux systèmes culturels, l'un servant

à découvrir l'autre. Il apparut que les sessions les plus intéressantes étaient celles où les sujets étrangers étaient en discordance avec nos catégories spatiales.

Une partie de notre questionnaire concernait le comportement d'écoute<sup>1</sup>, et était destinée à obtenir des informations sur la façon de regarder son interlocuteur pour en obtenir une réaction. Cette partie s'avéra la plus importante de notre questionnaire. Ce qui apparut dans les entretiens avec les sujets étrangers ne fut pas une réponse directe aux questions, mais une série de plaintes sur le fait que les Américains n'écoutent jamais, ou sur ce qu'ils communiquent par *leur façon* d'écouter. Les Arabes trouvaient que nous étions toujours gênés. Qu'est-ce qui leur faisait penser cela? Le fait que nous retenons notre haleine et que nous ne la dirigeons pas vers l'interlocuteur. Les sujets latino-américains, eux, se plaignaient que les Américains n'écoutaient jamais ou étaient souvent inattentifs, conclusion qu'ils tiraient du fait que nous détournions notre regard par moments. Les renseignements que nous cherchions par ce mode d'enquête étaient relatifs au type d'engagement perceptuel des deux sujets.

### Analyse du lexique

Je soutiens depuis longtemps [148; 160] que la *culture* est principalement un processus de communication. Ce processus se retrouve à plusieurs niveaux simultanément, certains étant plus explicites que d'autres. La langue est un de ces niveaux explicites. Boas [49] fut le premier anthropologue à souligner le rapport entre la langue et la culture. Il mena son raisonnement de la manière la plus simple et la plus évidente qui soit, en analysant le lexique de différentes langues. Whorf [334] alla plus loin que Boas et suggéra

1. Depuis longtemps, on estime qu'il va de soi que c'est le signal, le signe ou le message qui représente chez le chercheur en sciences sociales le centre de ses recherches sur la communication. Je me suis rendu compte, il y a quelques années, que le décalage qui surgit dans les communications interculturelles provient du fait que le locuteur ne savait pas si son interlocuteur écoutait ou non [153].

que la langue joue un rôle prédominant dans le façonnage du monde perceptuel d'une culture. Il déclare :

Nous découpons la nature selon les lignes établies par notre langue. Les catégories et les types que nous isolons dans le monde phénoménal ne s'y trouvent nullement...

Whorf a fait remarquer que, chez les Hopi, le temps et l'espace sont indissociablement liés ; changer l'un revient à changer l'autre :

Dans le monde de la pensée Hopi, il n'y a pas d'espace imaginaire... Autrement dit, les Hopi ne peuvent « imaginer », contrairement aux Indo-Européens, les endroits tels que le paradis ou l'enfer. De plus, les espaces « vides » correspondant à une pièce, une chambre ou un hall ne sont pas vraiment « nommés » à la manière des objets, mais plutôt localisés...

L'influence de Sapir et de Whorf, qui s'étend bien au-delà des limites de la linguistique descriptive, m'a fait revoir le lexique du petit *Oxford Dictionary* pour en extraire tous les termes ayant une connotation spatiale comme : « au-dessus », « en dessous », « loin de », « ensemble », « à côté de », « près de », « adjacent », « superposable », « niveau », « debout ». En tout, quelque 20 % de ce dictionnaire, soit à peu près 5 000 éléments lexicaux, furent recensés<sup>1</sup>.

### L'interprétation de l'art

Parallèlement à la pensée de Whorf sur le langage, les psychologues transactionnels ont démontré que la perception n'est pas

1. Il va sans dire que, si l'anthropologue ne connaît pas bien la relation qui existe entre la langue et le reste de la culture, il n'est pas possible d'utiliser le lexique comme instrument d'analyse. Dans cette optique, mon collègue Moukhtar Ani, qui s'est consacré des années à la préparation d'un dictionnaire anglais-arabe, m'a été d'un secours considérable. Plongé dans son travail lexicographique, il a pu montrer clairement des différences qui, normalement, n'auraient pas transparu.

passive, mais apprise et, en fait, hautement structurée. Elle constitue une véritable transaction à laquelle le monde et celui qui le perçoit participent tous deux. Une peinture ou une gravure doit donc être conforme à la *Weltanschauung* de la culture à laquelle elle fait adresse et aux structures perceptuelles de l'artiste au moment de la création de l'œuvre. Les artistes savent bien que la perception est une transaction ; en fait, ils considèrent cela comme évident. L'artiste est à la fois un observateur et un communicateur. Sa réussite dépend en partie de sa capacité à analyser et organiser les données perceptuelles en des formes significatives pour son public. La façon dont les impressions sensorielles sont utilisées par l'artiste fournit des données tant sur l'artiste que sur son public.

539 Giedion [120], Dorner [88] et Grosser [138] ont contribué à une compréhension spécifique de la manière dont l'homme européen a élaboré son organisation perceptuelle à travers les âges<sup>1</sup>. Grosser, par exemple, explique que le portrait se distingue de toutes les autres formes de peinture par une proximité psychologique qui « dépend directement de la distance physique réelle, mesurable, qui sépare le modèle du peintre ». Il fixe cette distance entre 1,20 m et 2,40 m, et fait remarquer qu'elle engendre cette « qualité » caractéristique du portrait, « cette sorte particulière de communication — presque une conversation — que le spectateur est en mesure d'entretenir avec la personne peinte ». Grosser montre aussi les problèmes de raccourci et de déformation qui se produisent lorsque le peintre ou l'observateur se rapproche trop de son sujet ; ses observations s'apparentent étroitement à celles que j'avais faites en décrivant comment mes sujets percevaient les autres lorsqu'ils se trouvaient « trop près ».

La distinction que Gibson [119] établit entre le *champ visuel* (l'image projetée sur la rétine) et le *monde visuel* (l'image stable qui se crée dans l'esprit) est essentielle pour comprendre la différence entre les œuvres des deux artistes comme Hobbema et Rembrandt. Le monde visuel peint par Hobbema est celui que l'on perçoit à travers une fenêtre, c'est une synthèse de centaines, sinon

1. On peut analyser l'art occidental selon les catégories de perspectives de Gibson [119]. La perspective linéaire n'est qu'une des multiples façons de voir les objets en profondeur.

de milliers, de champs visuels<sup>1</sup>. Il a virtuellement fixé sur la toile des séries généralement perçues en un instant. Lorsqu'on se sert de l'art comme d'une donnée culturelle, la difficulté majeure est de faire la distinction entre la technique de l'artiste (qui, seule, révèle la charpente de sa création) et son « sujet », qui se veut peut-être persuasif et qui est souvent discutable<sup>2</sup>, car les goûts esthétiques diffèrent. Malgré toutes ces difficultés, les données sont suffisamment riches pour justifier de grands efforts.

### *L'analyse de la littérature*

Un examen des impressions sensorielles de l'écrivain est une très bonne approche de son monde perceptuel. Si un écrivain recourt à la vision pour créer des images, on peut déterminer, sur la base de ces images, le type de vision qu'il utilise. S'agit-il d'une vision fovéale, maculaire ou périphérique ? Dans le système établi par Gibson, quel type de perspective emploie-t-il ? Quel rôle jouent ses sens olfactif et tactile ?

Les écrivains expriment des expériences que le lecteur connaît déjà et qu'il aurait exprimées lui-même s'il avait possédé la capacité analytique, l'entraînement et la technique nécessaires. Lorsque l'écrivain atteint son but, il y a une coïncidence étroite entre ses descriptions et le modèle sensoriel de ses lecteurs, puisqu'il évoque chez eux des images spatiales.

1. Comme tous les grands artistes, Rembrandt peignait en jouant de la profondeur ; sa communication se situait à plusieurs niveaux différents. Dans plusieurs de ses toiles, il existe deux champs visuels ou plus, de façon telle que l'œil passe de l'un à l'autre. Il était incontestablement en avance sur son temps, et il a certainement dû en enfreindre la tradition artistique. Sa façon de reproduire la perception *instantanée* est, semble-t-il, extrêmement précise (pour ceux d'entre nous qui ont appris à regarder selon la tradition européenne). Ce n'est qu récemment que la culture populaire a commencé à le comprendre.

2. Il est important de souligner que les méthodes employées dans cette série d'études n'avaient rien à voir avec le niveau d'analyse qu'on applique aux styles artistiques et aux questions de contenu, dans le sens conventionnel du terme. L'analyse du contenu et du style sont des approches valables de l'analyse artistique, mais elles conviennent plus à l'analyse intrasystémique qu'à la comparaison entre deux ou plusieurs systèmes différents.

La question que je me suis posée est la suivante : « Quels sont les éléments que fournit l'écrivain au lecteur pour lui permettre de construire une image spatiale ? » Il me semblait que l'analyse de passages particulièrement évocateurs pour ce qui touche au plan spatial serait intéressante. Je demandai à des sujets de repérer de tels passages dans un échantillon d'une centaine de romans représentatifs. Les textes les plus employés furent ceux qui contenaient des images spatiales que les sujets avaient très nettement visualisées au cours de lectures antérieures. Cet ensemble de passages, sur lesquels des observations avaient été données spontanément, s'est finalement révélé très précieux.

En littérature comme en peinture, la représentation de l'espace change avec le temps et reflète assez précisément, semble-t-il, comment évoluent dans une culture la conscience de la nature ainsi que les modèles proxémiques. Mac Luhan [233] fait observer, par exemple, que la première référence à la perspective visuelle à trois dimensions dans la littérature apparut avec *le Roi Lear*, dans la scène où Edgard tente de convaincre le duc de Gloucester, devenu aveugle, qu'ils se trouvent au bord des falaises de Douvres. Dans le livre de Thoreau, *Walden*, on trouve une multitude d'images spatiales. Lorsqu'il parle de sa petite cabane et de son influence sur sa conversation, il écrit :

Nos phrases ont besoin d'*espace* pour déployer et réformer leurs colonnes dans les intervalles de la conversation. Comme les nations, *les individus doivent posséder leurs frontières*, naturelles et largement calculées, et *même un terrain neutre* pour les séparer les uns des autres... Dans le cas des bavards invétérés et des bruyants causeurs, la promiscuité est admissible jusque dans *le coude à coude et la rencontre des haleines*. Mais dès que la conversation implique réserve et réflexion, le besoin se fait sentir d'une distance qui puisse neutraliser *toute cette chaleur et cette moiteur animales*<sup>1</sup>.

Mark Twain était fasciné par l'imagerie spatiale et par sa distorsion. Il s'arrangea pour créer des paradoxes spatiaux impossibles, dans lesquels le lecteur « voit » des détails à des distances incroya-

1. C'est nous qui soulignons.

bles et où il est aux prises avec des espaces si vastes que son esprit vacille en cherchant à les comprendre. La plupart des distances chez Mark Twain sont visuelles et auditives. Kafka, dans *le Procès*, est sensible au corps et au rôle de la perception kinésique de la distance. Chez Saint-Exupéry, la vitalité des images tient dans l'utilisation de perceptions kinésiques, tactiles, olfactives et auditives.

## CONCEPTS ET MESURES

### *Trois catégories d'espace*

Il s'est avéré utile pour la recherche proxémique d'être à même de déterminer dans quelle mesure l'espace était considéré, selon les cultures, comme fixe, semi-fixe ou dynamique [151 ; 155]. En général, on donne aux murs et aux frontières territoriales un caractère fixe. Cependant, le territoire peut être saisonnier, comme chez les Bédouins nomades de Syrie ; dans ce cas, on peut le considérer comme semi-fixe ou dynamique. Le mobilier peut être fixe ou semi-fixe. La distance interpersonnelle est généralement considérée comme informelle<sup>1</sup> ; elle est dynamique pour la plupart des peuples originaires d'Europe du Nord. Ces distinctions sont très importantes pour les rencontres interculturelles. Le fait de considérer comme mouvant ce que d'autres considèrent comme fixe peut être à l'origine de sérieux problèmes. C'est ainsi, par exemple, qu'un immigrant allemand aux États-Unis, qui considérerait le mobilier comme un élément fixe, avait fait boulonner au sol le fauteuil de son bureau destiné aux visiteurs, ce qui avait causé la

1. Dans ce contexte, le terme informel se rapporte à l'un des trois niveaux de culture, les deux autres étant les niveaux formel et technique. Le niveau culturel formel est celui qui s'intègre entièrement dans la culture : il est connu de tous et personne ne le met en doute. Le niveau informel est constitué d'attitudes imprécises de type situationnel. Le niveau technique est l'activité expliquée et analysée en détail (cf. [148]).



consternation générale parmi les visiteurs américains. Un de mes sujets chinois m'a signalé qu'en Chine il ne viendrait jamais à l'idée d'un visiteur de déplacer le mobilier pour le rendre conforme à sa définition personnelle de la distance d'interaction, sauf s'il en a été expressément prié par son hôte. Parmi mes étudiants américains, qui proviennent de régions, de classes sociales et de groupes ethniques différents, couvrant donc un vaste éventail culturel, une moitié déclarait ajuster le mobilier à sa norme propre et informelle, l'autre moitié pas.

### *Espaces sociopète et sociofuge*

Un autre type d'observation pour les enquêteurs en proxémique est de savoir si l'espace est organisé de façon à favoriser la communication entre les sujets (*sociopète*) ou, au contraire, leur isolement (*sociofuge*) [255]. Ce qui est *sociofuge* dans une culture ou une sub-culture peut être *sociopète* dans une autre. Un collègue arabe me faisait remarquer, par exemple, que sa salle de loisirs, petite et lambrissée, était « *sehr gemütlich* », « très confortable », pour des amis allemands, mais qu'elle produisait l'effet inverse sur les Arabes, qui la trouvaient oppressante.

### *Le rapport de la langue parlée et de la proxémique*

Le contenu de la conversation est lié à la distance et à la situation, ainsi qu'aux relations entre les participants, leurs émotions et leurs activités. Le rapport de l'analyse linguistique à la distance et à la situation qu'a établi Joos [193] s'applique également au cadre de référence de la proxémique. Ses cinq styles — intime, décontracté, consultatif, formel et glacé — correspondent grosso modo aux zones intime, personnelle, sociale-consultative et publique des modèles proxémiques aux États-Unis. Le fait que Joos considère la langue comme une *transaction* (introduisant la notion de *feedback*), et non pas comme un processus unilatéral,

rend son modèle conceptuel particulièrement applicable à la proxémique. Ses travaux sont également pertinents dans la mesure où il introduit le concept de « dialecte situationnel » [150]<sup>1</sup>.

Hockett [178] a défini la communication : tout événement qui déclenche une réaction de la part d'un organisme. (Cette définition pourrait s'appliquer à l'environnement, encore qu'il ne soit pas sûr que Hockett l'ait voulu.) Au départ, il avait établi pour le langage une liste de sept traits distinctifs :

1. la double articulation (unités ou *cénèmes* qui se construisent) ;
2. l'interchangeabilité (A peut jouer le rôle de B et vice versa) ;
3. le déplacement (dans le temps ou dans l'espace) ;
4. la spécialisation (l'association de significations spécifiques à des choses spécifiques) ;
5. l'arbitraire (il n'y a pas nécessairement de connexion entre l'événement et le symbole) ;
6. la productivité (des formes nouvelles peuvent être créées) ;
7. la transmission culturelle (par opposition à la transmission génétique).

Plus tard, Hockett [179] étendit sa liste à treize points dans le but d'affiner et de clarifier sa définition. Ce faisant, il résolut certains problèmes et en créa d'autres. Les traits distinctifs conçus par Hockett représentent une percée considérable dans la compréhension de la communication. En tant que forme de communication culturellement élaborée, la proxémique répond à chacun des sept traits distinctifs originaux de Hockett, y compris la productivité

1. Le terme « dialecte situationnel » se rapporte aux différentes formes de langage utilisées dans des *situations* spécifiques et qui en sont caractéristiques, comme la « langue de bois » officielle, la langue de la place du marché ainsi que les jargons spécialisés des différentes professions, occupations et groupes sociaux. La connaissance du dialecte situationnel fait d'un individu un membre du groupe à part entière. L'expression de « dialecte situationnel » m'a été suggérée à l'origine par Edmund S. Glenn lors d'une conversation en 1960. Il n'existe pas à ma connaissance de relevé exact des dialectes situationnels d'une langue. Un tel inventaire donnerait une bonne mesure de la complexité sociale relative d'une culture donnée. Leach [204], lorsqu'il parle des différentes « marques d'origine » de l'anglais selon les « catégories sociales », fait allusion en fait aux dialectes situationnels. L'article de Lantis [202] se rapporte aussi aux dialectes situationnels.



(l'architecte ou le dessinateur cherchant de nouvelles formes). Généralement, des études linguistiques fondées sur la phylogénèse, comme celle exposée par Hockett, et les travaux conduits sur la base infraculturelle de la proxémique suivent, semble-t-il, des chemins parallèles. Voici quelques points de départ. Le déplacement dans le temps et dans l'espace d'une forme naissante mais reconnaissable peut s'observer chez les mammifères, dans la délimitation de leur territoire. Lorsque les ongulés sont effrayés par une panthère, ils produisent, au moyen de la glande qu'ils ont dans les sabots, un signal olfactif qui prévient du danger leurs congénères se trouvant sur la même piste. En nous offrant un schéma bien présenté qui compare les systèmes de communication à travers genres et espèces, Hockett a non seulement précisé un certain nombre de points applicables à toutes les facettes de la vie, mais encore les a mis en relation d'une façon originale. Il ne faut pas considérer ces points comme des absolus, mais bien comme des positions dans un continuum. Par exemple, le *feedback* total n'existe pas en tant qu'*absolu* parce que le locuteur n'entend et n'est conscient que d'une *partie* de ce qu'il dit. La double articulation (les « petits arrangements d'un stock relativement restreint de sons que l'on peut distinguer les uns des autres et qui, en soi, sont dépourvus de signification ») s'avérerait, par la substitution d'un seul mot (« information » au lieu de « sons »), caractéristique de toute vie, commençant avec l'ADN et l'ARN et se terminant avec les formes de la communication dont l'existence est patente, mais qu'il faut encore analyser en termes techniques.

#### *Pas de mécanisme universel connu d'établissement des distances*

L'observation, les entretiens, l'analyse de l'art et de la littérature, tout cela laisse supposer qu'il n'existe *pas* chez l'homme de mécanisme (ou de mécanismes) fixe d'appréciation des distances qui soit universel et valable pour toutes les cultures. Un des problèmes de la recherche proxémique, c'est d'abord que les sujets sont incapables de décrire comment ils établissent leurs distances, et ensuite que les divers groupes ethniques établissent leurs distances différemment. En fait, ce sont leurs unités de mesure qui sont

différentes. Certaines distances augmentent ou diminuent selon les circonstances. *La distance interpersonnelle résulte d'une myriade de signaux sensoriels codés d'une façon déterminée*. Par exemple, les Américains de classe moyenne d'origine nord-européenne établissent visuellement la plupart de leurs distances interpersonnelles [151 ; 152 ; 155] <sup>1</sup>. Ce mécanisme s'opère dans une certaine mesure à partir des signaux provenant du *feedback* musculaire des yeux, lorsque le sujet commence à loucher, n'arrive plus à focaliser son regard, etc. D'autres références visuelles utilisées sont la dimension de l'image rétinienne, la perception du détail et le mouvement périphérique. L'interaction visuelle des Arabes est intense ; leur engagement est direct et total. Les Arabes regardent leur interlocuteur fixement ; les Américains ne le font pas. Le sens olfactif des Arabes contribue activement à établir et maintenir chez eux le contact. Ils ont tendance à rester à l'intérieur de la bulle olfactive de leur interlocuteur. Les Américains, au contraire, restent à l'écart.

Tous les sens entrent finalement en jeu dans l'établissement de la distance ; ils sont à la proxémique ce que l'appareil vocal (dents, langue, palais dur, palais mou, cordes vocales) est à la phonétique. Si l'on considère que l'homme est en transaction constante avec son environnement, tantôt activement, tantôt passivement, on comprend qu'un *crible sélectif* est aussi nécessaire qu'une *stimulation structurée* des sens. Il n'est dès lors pas étonnant que l'un de nos sujets, un professeur allemand, ait trouvé que même la solide architecture américaine du début du XX<sup>e</sup> siècle ne lui convenait pas parce que les bruits extérieurs n'étaient pas assez étouffés quand il travaillait à son bureau. Inversement, des études de Fried et Gleicher [113] et de Fried [112] ont montré que les Bostoniens du West End d'origine italienne avaient besoin, eux, d'une participation auditive considérable. A mon avis, le traumatisme qu'ils ont subi lorsqu'on les a transplantés du West Side de Boston dans les immeubles plus modernes est dû, en partie, à un mélange sensoriel inhabituel et peu agréable. Ils se sentaient exclus de la société. Des Américains de classe moyenne qui travaillaient en Amérique latine ressentaient un manque d'engagement *visuel* avec leurs voisins et

1. La vision n'entre pas seule en jeu, mais elle est bel et bien présente.

un sentiment d'exclusion à cause de ces murs de brique sans lesquels les maisons latino-américaines n'auraient pas le caractère de propriété privée. Les Français, accoutumés à toute une série d'odeurs caractéristiques lorsqu'ils se promènent dans les rues de la ville, peuvent éprouver une privation sensorielle dans l'environnement urbain des États-Unis, avec son odeur âcre et uniforme.

J'ai décrit ailleurs [152] un système de notation du comportement proxémique reposant sur huit dimensions ou échelles sensorielles : (1) posturale-sexuelle, (2) sociofuge-sociopète, (3) kinesthésique, (4) tactile, (5) rétinienne, (6) thermique, (7) olfactive, (8) vocale. Ce système permet à l'enquêteur de concentrer son attention sur des segments comportementaux spécifiques qui lui permettront, à leur tour, de distinguer le comportement d'un groupe de celui d'un autre.

Malgré leur *apparente* complexité, les systèmes culturels sont organisés de façon telle que leur contexte puisse être étudié et contrôlé par n'importe quel membre du groupe (...). Les anthropologues savent bien que, ce qu'ils recherchent, ce sont des distinctions structurées qui vont au-delà des différences individuelles et qui sont intégrées intimement à la matrice sociale dans laquelle elles se produisent.

### DOMAINES A EXPLORER

La recherche en proxémique illustre un fait que les anthropologues connaissent bien : ce qui est évident dans une culture peut à la limite être inexistant dans une autre. Il est donc impossible de dresser une liste des questions qui permettent de révéler la structure des systèmes proxémiques. Nous savons, par l'expérience des entretiens approfondis dont nous avons parlé plus haut, qu'un questionnaire n'est qu'une caisse de résonance ethnocentrique. Malgré les efforts consentis, il s'est révélé impossible d'établir un questionnaire qui ne soit pas influencé par la culture. La liste suivante, qui reprend les questions relatives à la recherche proxémique, reflète elle aussi les implications culturelles de son auteur, non seulement dans leur structure, mais dans leur contenu.

1. Combien de genres de distances les gens respectent-ils ? (Il serait utile de connaître la gamme des comportements humains à cet égard.)
2. Comment ces distances sont-elles distinguées ?
3. Quelles sont les relations, les activités et les émotions associées à chacune de ces distances ?
4. En général, que peut-on qualifier d'espace à organisation fixe, semi-fixe et dynamique ?
5. Qu'est-ce qui est sociofuge, sociopète ?
6. Frontières :
  - (a) Comment les frontières sont-elles conçues ?
  - (b) Quelle est leur degré de permanence ?
  - (c) En quoi consiste la violation de frontières ?
  - (d) Comment sont-elles délimitées ?
  - (e) Quand et comment sait-on qu'on se trouve à l'intérieur de frontières ?
7. Existe-t-il une échelle des espaces allant, par exemple, du plus intime et plus sacré au plus public ?
8. En rapport avec les questions 1 et 7, y a-t-il une hiérarchie des distances entre les gens ? Qui est admis dans chacune d'entre elles, et dans quelles circonstances ?
9. Qui peut toucher, et dans quelles circonstances ?
10. Y a-t-il des tabous pour ce qui est de toucher, regarder, écouter et sentir ? A qui s'appliquent-ils ?
11. Quelle nécessité de se cacher y a-t-il ? Pour quels sens et quelles relations ?
12. Quelle est la nature de l'engagement sensoriel dans les différentes relations du cours normal de la vie quotidienne ?
13. Quels sont les besoins spatiaux spécifiques ?
14. Quels sont les mots du vocabulaire qui se rapportent à l'espace ?
15. L'espace est-il utilisé de façon particulière entre supérieurs et subordonnés ?